

Avant-propos

Françoise Knopper et Wolfgang Fink



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/518>

DOI : 10.4000/ceg.518

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2016

Pagination : 7-16

ISBN : 979-10-320-0087-8

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Françoise Knopper et Wolfgang Fink, « Avant-propos », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 71 | 2016, mis en ligne le 31 août 2017, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/518> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.518>

Tous droits réservés

Avant-propos

Françoise KNOPPER

Université Toulouse Jean-Jaurès

Wolfgang FINK

Université Lumière Lyon 2

Qu'il soit en premier lieu signalé que le présent numéro des *Cahiers d'Études Germaniques* se situe dans le prolongement du numéro 70 dont l'avant-propos et les études liminaires avaient rappelé les paramètres d'un art épistolaire revisité au XVIII^e siècle¹. L'accent avait été mis non seulement sur la conservation des usages rhétoriques mais aussi sur le passage progressif de la civilité au civisme. Un des enjeux des épistoliers était déjà de discuter des affaires de la Cité dans un contexte privé ou public. De plus, même quand les échanges se faisaient par affinités sentimentales et amicales, la question de la possibilité d'éditer les correspondances était fréquemment envisagée, et ce depuis Gellert. Et c'est ce dernier qui illustre bien involontairement les différences, en ce milieu du XVIII^e siècle, entre lettre privée voire intime et lettre privée à teneur politique. Car quand sa correspondance avec Erdmuth von Schönfeld, comprenant, entre autres, la description désopilante d'un hussard prussien, fit l'objet d'une publication non autorisée et commença à être diffusée, l'auteur, pourtant citoyen saxon, prit peur pour sa réputation et sa carrière². Autrement dit, la guerre de Sept Ans constitue certes une étape importante sur le chemin sinueux de la politisation des élites intellectuelles allemandes, mais compte tenu de la censure et du caractère somme toute peu éclairé de beaucoup de régimes absolutistes, les auteurs ne pouvaient pas laisser libre cours à leur plume et formuler leurs opinions avec la franchise souhaitée. La surveillance et la censure ne s'arrêtèrent pas devant la correspondance privée. C'est bien pour cette raison du reste que la lettre de voyage – souvent fictive et publiée anonymement – servait de paravent pour l'expression de considérations politiques impubliables sous une autre forme³. Et le verrou ne sauta que trente ans plus tard avec les événements révolutionnaires français qui donnèrent lieu à un premier journalisme politique si l'on songe aux ouvrages de Campe et de ses nombreux contemporains.

1. Voir les contributions de François-Charles Gaudard, Alain Montandon et de Gert Ueding au n° 70 des *CEG*.

2. Voir l'article de Nadja Reinhard dans le n° 70 des *CEG*.

3. Voir l'article de Françoise Knopper dans le n° 70 des *CEG*.

Dans ce numéro 71, qui porte sur le XIX^e et le XX^e siècle, les articles, qui sont classés par ordre chronologique, font constater d'une part que, en termes de civilité, la diversification des types de lettres et la démultiplication des usages rhétoriques sont totalement assumées et qu'elles se manifestent surtout dans les précautions de forme et de communication prises par les épistoliers en fonction du public potentiel. D'autre part leur civisme relève fréquemment d'un militantisme politique ou social, à telle enseigne que les auteurs, au XX^e siècle, pratiquent de plus en plus souvent le genre de la lettre ouverte. Or, là encore, les changements se font dans la discontinuité. Car si les inventions intervenues entre 1810 et 1830 (amélioration de la vitesse d'impression, technique de la lithographie, nouveaux modes de production du papier) se conjuguent avec le renforcement de l'alphabétisation pour transformer l'espace public, celui-ci est plus fermement contrôlé que jamais. À l'époque du *Vormärz*, la contestation peut théoriquement s'appuyer sur de nombreux supports nouveaux (revues, brochures), certes, mais elle doit, une fois de plus, recourir aux lettres de voyages (Börne, Heine etc.) pour diffuser ses idées « en contrebande ».

Force est en outre de constater que la politisation des élites culturelles, amorcée avec la guerre de Sept Ans, renforcée par la Révolution française et muselée à l'époque du *Vormärz*, ne constitue qu'un volet de l'histoire mouvementée du genre épistolaire dont nous essayons de rendre compte en tenant compte du fait que le genre épistolaire oscille, plus que jamais, entre son « caractère documentaire et son potentiel fictif propice à la mise en scène⁴ » individuelle. Ce volume rappelle d'abord qu'un tournant s'effectua lorsque les premiers romantiques ont utilisé le discours épistolaire afin de servir leur ambition de déplacer les frontières – littéraires et interpersonnelles, et ce en rupture avec la téléologie, la philosophie de l'histoire ou encore les priorités sociales qui avaient caractérisé les *Aufklärer*. Ce sont d'une part les procédés de la *Empfindsamkeit* que les épistoliers romantiques ont systématisés, dans la mesure où, à leur tour, ils ont développé des espaces semi publics, des cénacles à l'intérieur desquels les échanges de lettres et leur diffusion interne facilitaient le partage des valeurs et des sentiments. Mais, d'autre part, ils ont dépassé, voire subverti ces procédés car leur stratégie visait à afficher la souveraineté de chacun dans l'agencement de ses sentiments, dans sa manière de les exposer et de les diffuser à un ensemble de lecteurs choisis.

Réussissant une émancipation à la fois individuelle et sociale, les milieux bourgeois se servirent des correspondances pour afficher avec force leur identité et leur place dans la société, comme le constate, dans le sillage de Walter Benjamin, A. Schöne à propos de Goethe⁵. Et la lettre devient chez de nombreux auteurs du XIX^e siècle ce qu'elle avait déjà été chez Goethe : partie intégrante

4. Jörg Schuster / Jochen Strobel, « Einleitung », in *id.* (Hrsg.), *Briefkultur. Texte und Interpretationen – von Martin Luther bis Thomas Bernhard*, Berlin, De Gruyter, 2015, p. XIII.

5. Albrecht Schöne, *Der Briefschreiber Goethe*, München, Beck, 2015, ici p. 299, qui utilisa toute la palette de l'art épistolaire et communiqua aussi bien ses émotions et élans passionnés que la pudeur et la retenue bienséante pour commémorer un grand de ce monde. Cf. aussi la recension qui est faite de ce livre par Wolfgang Adam, *Arbitrium*, 2016, p. 89-95.

de la production littéraire⁶ – l'œuvre littéraire de Rahel Varnhagen ou celle de Bettina von Arnim ne se composent-elles pas presque exclusivement de lettres ? Mais le 'cas' Goethe doit nous interpeller pour deux autres raisons encore. Tout d'abord, parce que c'est Goethe lui-même qui initia, dès 1828/29, la publication de sa correspondance avec Schiller d'abord, de celle avec Zedler ensuite. Et W. von Humboldt lui emboîta le pas en publiant et préfaçant à son tour son échange épistolaire avec Schiller. – C'est évidemment moins la conscience que de tels auteurs pouvaient avoir de leur valeur qui nous intéresse ici que le fait que tous deux contribuèrent à la première historisation d'une pratique culturelle dont les modes et la temporalité⁷ ne suivent ni ceux des auteurs ni ceux des autres genres littéraires⁸.

De ce fait, l'œuvre de Goethe tend donc à épouser la tendance moderne qui consiste à tenir compte de l'historicité des idées et des pratiques culturelles. Sur un autre plan, son ancrage dans l'épistémè du XVIII^e siècle se révèle cependant tout aussi clairement. Et c'est la comparaison entre le maître de Weimar et ses contemporains dits « romantiques » qui le révèle – ou, plus précisément, la comparaison de leurs conceptions respectives de l'art épistolaire. En effet, Goethe demeure totalement insensible au changement de paradigmes qui était intervenu autour de 1800 et dont l'écrivain Jean Paul fut l'un des instigateurs (voir l'article de Jörg Paulus). Dès les années 1790, celui-ci a en effet problématisé les limites du modèle communicationnel et de toute forme dialoguée, dépassant les usages rhétoriques hérités des théories antiques de l'art épistolaire (encore mis en œuvre par les épistoliers du XVIII^e siècle), il a sondé l'incommensurabilité du psychisme de l'autre et a recouru, pour combler ce hiatus, à une synchronie d'amours imaginaires. Pour lui et ses amis, une communication réussie signifiait l'épanouissement des cœurs et faisait vivre ces instants que K. H. Bohrer a désignés comme « instants de plénitude⁹ » et qui débouchent sur une esthétique de l'autoréférentialité. Celle-ci, du fait qu'elle n'existe pas en dehors du processus d'écriture et du texte, doit être distinguée de la subjectivité esthétique¹⁰. Les auteurs ne reproduisent pas des données psychiques, mais procèdent à la construction d'une identité esthétique¹¹. La rupture avec le XVIII^e siècle et la construction de la subjectivité

6. *Ibid.*

7. Schuster / Strobel, « Einleitung », p. XII.

8. Rappelons que la première histoire de la lettre en tant que pratique culturelle date de la fin du XIX^e siècle seulement : Georg Steinhausen, *Geschichte des deutschen Briefes. Zur Kulturgeschichte des deutschen Volkes*, 2 Bde, Berlin 1889/1891, ND Zürich, Weidmann, 1968. Compte tenu du nationalisme de l'auteur et de ses références à la "psychologie des peuples", l'ouvrage n'est plus guère utilisable aujourd'hui. La germanistique, quant à elle, dut attendre le premier « tournant culturel » entrepris dans le sillage des travaux de Helmut Kreutzer (*Veränderungen des Literaturbegriffs. Fünf Beiträge zu aktuellen Problemen der Literaturwissenschaft*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975) pour s'intéresser – timidement – à la lettre en tant que genre littéraire.

9. Elle a été mise en évidence par Karl Heinz Bohrer, *Der romantische Brief. Die Entstehung ästhetischer Subjektivität*, München / Wien, Hanser, 1987, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1989.

10. *Ibid.*, p. 217.

11. *Ibid.*, p. 218.

moderne¹², voire de l'identité individuelle grâce à la pratique épistolaire¹³ ne saurait être plus grande. Force est donc de constater que ce changement, qu'il date de Kleist, Günderode et Brentano, comme le suggère Bohrer, ou de Jean Paul¹⁴, que l'avènement de la modernité littéraire et épistolaire ne passe pas par les éternels classiques que furent Goethe et Humboldt¹⁵.

Or, le mode d'écriture des romantiques débusqué par Bohrer ne saurait constituer la référence absolue étant donné que le discours philosophique et littéraire se diversifie encore davantage. Par rapport au siècle précédent, un des changements qui s'opère au fil du XIX^e siècle correspond à l'inversion des priorités dans la mesure où c'est dorénavant le civisme qui, peu à peu, justifie la civilité épistolaire. Ce changement est marqué par l'ouverture du périmètre des lecteurs. Il peut s'agir encore d'un cénacle, qui, comme au XVIII^e siècle, était tout d'abord défini par un réseau d'amis, une nouveauté résidant dans le soin qui est alors cultivé pour faciliter et accélérer les échanges, la configuration mise en place par l'écrivain Jean Paul en est représentative ; certes, à l'époque romantique, nous avons affaire – encore – à une civilité sentimentale et les positions civiques ne sont alors que ponctuelles ; cependant, l'émancipation des individus se fait jour dans de telles pratiques épistolaires qui s'affranchissent de contraintes imposées de l'extérieur, et cette émancipation atteint alors *de facto* un point de non-retour.

Les deux générations suivantes, celles des années 1819-1848, ont contribué à déployer le genre épistolaire dans toute sa complexité et sa diversité. Tout d'abord parce que, à l'époque de la censure instaurée par les décrets de Karlsbad, cela donnait l'occasion de développer des considérations professionnelles et de manifester des revendications sociales. C'est pourquoi, tout en respectant les formules conventionnelles, nombre d'intellectuels prennent la plume pour s'adresser à leur hiérarchie. Ainsi, à l'université de Bonn, la correspondance entre A. W. Schlegel, alors professeur, et le curateur P. J. von Rehfues met-elle en évidence l'opposition traditionnelle entre aspiration à l'indépendance et à la liberté du chercheur (Schlegel) et soumission à son autorité de tutelle (Rehfues) dans un contexte de durcissement politique ; le suivi de cette correspondance qui s'étend entre 1819 et 1843 permet cependant d'observer une évolution et de montrer que l'opposition initiale entre savant et bureaucrate n'était ni tranchée ni définitive (article de Jochen Strobel). Il était judicieux de citer également dans ce contexte l'abondante correspondance privée adressée au roi de Prusse Frédéric

12. Robert Vellusig, *Schriftliche Gespräche. Briefkultur im 18. Jahrhundert*, Wien, Böhlau, 2000, p. 9.

13. Annette C. Anton, *Authentizität als Fiktion. Briefkultur im 18. und 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Metzler, 1995.

14. Jean Paul a même tendance à rétrécir ou subvertir les instants de « plénitude » au cours même du processus d'écriture qui s'efforce de les créer (J. Paulus).

15. Voir également Wolfgang Fink, « Der Traum vom Ich. Zu Jean Pauls autobiographischen Texten », in Christoph Brecht / Wolfgang Fink (Hrsg.), *'Unvollständig, krank und halb'? Zur Archäologie moderner Identität*, Bielefeld, Aisthesis, 1996, p. 25-44.

Guillaume IV ; ici, un exemple est donné par le biais des lettres d'Alexander von Humboldt, qui tenta de court-circuiter l'administration prussienne pour formuler des requêtes culturelles et académiques (article de Thomas Bremer). On peut alors même constater une porosité entre sphère familiale et réseau de sociabilité : les lettres que le peintre nazaréen Julius Schnorr von Carolsfeld envoya d'Italie à son père, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Leipzig (article de Patricia Viallet), possèdent à la fois une dimension intime, qui se montre notamment dans le fait que son affection filiale s'accompagne d'une appréhension du jugement esthétique paternel, et une fonction informative, car elles renseignent sur la communauté des peintres allemands installés à Rome, dégagant la portée esthétique de leurs travaux et des discussions pour la promotion de l'art nazaréen.

Pour l'affirmation de l'esthétique littéraire chez les écrivains du *Vormärz*, sans développer ici les exemples de Börne et Heine, incontournables mais abondamment mis à contribution par la recherche universitaire¹⁶, on s'intéressera à la correspondance échangée par des écrivains germanophones représentatifs du courant de la « Jeune Bohême » : « la correspondance se fait l'instrument d'une construction individuelle (naissance d'une vocation littéraire) et collective (conscience d'appartenir à un groupe, une génération, de poètes, d'opposants au régime autrichien, à la censure et à la vieille garde littéraire, et enfin d'Allemands en Bohême), alors que les possibilités de mettre concrètement en œuvre cette conscience politique sont encore très limitées » (article d'Hélène Leclerc).

Les articles portant sur les années allant de l'époque de Bismarck jusqu'à l'entre-deux-guerres citent des correspondances d'écrivains renommés, la lettre étant traitée comme espace privilégié de préparation à l'écriture fictive et donc comme instrument de travail éclairant une production littéraire. Cet état de fait dément à lui seul le jugement aussi péremptoire que réducteur puisque reposant sur une sociologie simplificatrice d'un Adorno, selon lequel la lettre en tant que pratique culturelle serait devenue désuète et insignifiante compte tenu de la « disparition » du moi¹⁷. Il est vrai que la mise en scène de Goethe revêt déjà un caractère muséal et il est vrai aussi que dans les années cinquante et soixante du XIX^e siècle, la pratique épistolaire semble confisquée par une élite intellectuelle, ce *Bildungsbürgertum* toujours plus affirmatif et plus conformiste¹⁸. Mais toujours est-il que Fontane (article de Jana Kittelmann) et Heinrich Mann (article de Frédéric Teinturier) démontrent le rôle éminent joué

16. Voir Bernd Füllner (Hrsg.), *Briefkultur im Vormärz. Vorträge der Tagung des Forums Vormärz-Forschung und der Heinrich-Heine-Gesellschaft am 23. Oktober 1999 in Düsseldorf*, Bielefeld, Aisthesis, 2001.

17. Theodor W. Adorno, « Zu Benjamins Briefbuch 'Deutsche Menschen' », in Theodor W. Adorno, *Noten zur Literatur*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1974, p. 691.

18. La publication d'anthologies de lettres d'artistes en témoigne. Voir par exemple celle d'Ernst Gohl (*Künstler-Briefe*, 2 volumes, Berlin, Trautwein, 1853-1856), qui regroupe des lettres écrites par les plus éminents sculpteurs et peintres de la Renaissance italienne, qui furent traduites pour des spécialistes – dans un esprit universitaire et savant particulièrement prisé par la bourgeoisie allemande.

par le genre épistolaire dans la production littéraire. Le meilleur exemple en est sans doute fourni par le grand épistolier que fut Fontane, dont la spontanéité ne s'accompagne jamais d'un relâchement du discours ; maître de la causerie et de l'art du dialogue, et marchant au demeurant en cela sur les traces du XVIII^e siècle, Fontane circonscrit ses lettres au cadre de la sphère privée ; il communique sans monologuer, choisissant un destinataire tout à fait réel et lui donnant des nouvelles de son quotidien ou de l'avancée de ses travaux d'écrivain, ce qui lui fournit souvent l'occasion d'un galop d'essai littéraire ; dans ces lettres, il teste style et idées avant de les rendre publics dans ses romans ou ses articles, si bien qu'il est possible d'étudier le décalage entre l'expression spontanée de ses émotions et leur domestication littéraire ultérieure. Un examen de *Schach von Wuthenow* permet de synthétiser cette fonction de la lettre qui est à la fois un matériel documentaire préparatoire, un déclencheur de l'action romanesque, une modalité dialoguée de relation à l'autre et à soi-même.

L'assertion d'Adorno est également démentie par le renouveau de la lettre autour de 1900 comme le démontrent, entre autres, Hugo von Hoffmannsthal et Rilke dont la correspondance de chacun dépasse les 10 000 lettres¹⁹. Et la constellation du XVIII^e siècle semble même se répéter : celui-ci avait vu l'émergence de la lettre en tant que pratique sociale puis littéraire ainsi que sa fictionnalisation grâce au roman épistolaire²⁰ ; au début du XX^e siècle, le renouveau de la lettre en tant que pratique s'accompagne de la publication de lettres comme textes en prose – que l'on songe à *Lord Chandos* de Hofmannsthal ou à la *Lettre au père* de Kafka²¹. C'est surtout *Lord Chandos* qui annonce un changement de paradigme puisque l'auteur passe « de la confession subjective à l'autonomie poétique²² » laquelle n'est évidemment pas à confondre, nous l'avons souligné, avec la construction de l'identité esthétique dans le sens de Bohrer. Car il ne s'agit plus de « construire voire mettre en scène »²³ des formes de subjectivité, mais de proposer des œuvres fictives dans le sens emphatique du terme²⁴.

Or, ces lettres qui plongent le lecteur dans « un monde artificiel qui englobe le destinataire ainsi que son entourage²⁵ », ne sauraient faire oublier, en ce début du XX^e siècle, l'acuité du genre épistolaire en tant que document et/ou moyen de communication traditionnel, comme le démontrent les correspondances de guerre (ici analysées par Rémy Cazals et Françoise Knopper), ces centaines de milliers de manuscrits de lettres et de cartes qui continuent à être patiemment exhumées et qui témoignent des échanges suivis entre le front et l'arrière tout au long de la Première Guerre.

19. Jörg Schuster, 'Kunstleben'. *Zur Kulturpoetik des Briefes um 1900 – Korrespondenzen Hugo von Hofmannsthal und Rainer Maria Rilkes*, München, W. Fink, 2014.

20. Pour le roman épistolaire, voir la contribution de Jutta Heinz au n° 70 des CEG.

21. Schuster, 'Kunstleben', p. 19.

22. *Ibid.*, p. 22.

23. *Ibid.*, p. 24.

24. *Ibid.*

25. Schuster / Strobel, Einleitung, p. XXI.

Le fait de publier des lettres sous forme de recueils de « textes choisis » est devenu courant dans ces mêmes années. La lettre, pour cette génération, était un terrain privilégié pour lire de beaux textes et stimuler les discussions. En France, des générations d'étudiants ont travaillé sur les *Choir de lettres du XVIII^e siècle* et celles du *XVIII^e siècle* savamment regroupées, introduites et annotées par Gustave Lanson entre 1890 et 1909, et maintes fois rééditées plus tard. En Allemagne, une anthologie qui connut aussi un succès durable fut l'anthologie publiée en 1914 par l'épouse de l'éditeur Bruno Cassirer²⁶ : l'objectif énoncé dans l'avant-propos (signé « Der Verlag Bruno Cassirer ») est de proposer une histoire de l'art qui se veut synthétique et écrite « d'en bas », c'est-à-dire, est-il expliqué, d'une histoire de l'art qui partirait de témoignages « intimes » dus à des artistes renommés. Cet avant-propos de 1914 affichait sans hésitation une belle confiance – que les contributions qui se trouvent dans ces numéros 70 et 71 des *Cahiers d'Études Germaniques* nous amènent assurément à pondérer – dans l'authenticité d'une prétendue « intimité » du ton dans les lettres, puisque nous avons constaté que beaucoup d'épistoliers avaient, déjà de leur vivant, pris en compte la possibilité que leurs correspondances soient un jour imprimées et livrées au public. Quoi qu'il en soit, la sélection opérée par Else Cassirer commence par des exemples renvoyant à la fin du XVIII^e siècle (Chodowiecki), elle s'achève par des lettres de Van Gogh, et elle est agrémentée d'illustrations. Or, cette longue durée confère à son livre une dimension historique et ouvre nécessairement des perspectives qui incitent à comparer les points de vue des auteurs retenus. C'est donc une anthologie qui n'avait plus pour principal objectif l'érudition, son orientation était plutôt d'inciter au débat d'idées. En outre, l'origine des auteurs cités est variée : il s'agit essentiellement d'Allemands et de Français, de sorte que le point de vue de l'éditrice était délibérément cosmopolite. Rappelons que la première édition de ce livre sortit en 1914, ce qui nous fait constater que cette ouverture sur l'internationalisme de la culture était programmatique et pourrait s'interpréter comme un défi qu'une partie de l'élite culturelle berlinoise opposerait aux élans de chauvinisme et de bellicisme ambiants.

Par ailleurs, le fait de choisir des lettres, et même parfois de n'en garder que des extraits, nous paraît avoir deux conséquences. Premièrement, Else Cassirer n'a pas échafaudé un document de travail à vocation strictement – ou prioritairement – scientifique, elle ne s'est pas contentée de publier des sources documentaires comme le feraient un pur historien ou un pur spécialiste de la littérature. Deuxièmement, cette éditrice impose plutôt ce qu'elle considérait comme constituant l'essentiel, en l'occurrence les « conceptions du monde » (« *Weltanschauungen* ») et non pas uniquement les techniques artistiques²⁷. En résumé, le recours au genre de l'anthologie épistolaire, tel qu'il fut effectué par Else Cassirer et fortement encouragé par son mari puisque l'avant-propos

26. Else Cassirer (Hrsg.), *Künstlerbriefe aus dem neunzehnten Jahrhundert*, Berlin, Cassirer, 1914.

27. Cette démarche est caractéristique du monde des galeristes et théoriciens de l'art à la veille de la Première Guerre. Voir Catherine Krahmer, « Kunstanschauung – Weltanschauung. Das Ringen um die Kunst in Deutschland um 1900 », *Études Germaniques* 2009/4, numéro 256, p. 765-798.

apporte le soutien global de « l'édition Cassirer », présupposait qu'elle s'adressait à un large public cultivé, adepte des débats de fond, réfractaire à une pensée unique et prêt à discuter des différentes doctrines esthétiques.

La période de l'entre-deux-guerres, quant à elle, fut particulièrement faste en matière d'échanges épistolaires, et beaucoup de grands noms de la littérature ont manifesté leur maîtrise de cet art, à vrai dire chacun à sa manière. Parmi les exemples de tout premier plan ont été ici abordées des correspondances de Kafka et de Hofmannsthal. Plus que tout autre, Kafka a notoirement problématisé le rapport à l'altérité que permet la lettre, la situation de communication qu'elle représente, située entre sa nature « monologique » et « l'effet de présence » qu'elle doit susciter chez le destinataire (article de Florence Bancaud); la prouesse consistait à maintenir à la fois contact et distance, à garantir la solitude de l'écriture et à manifester l'aversion pour l'autorité (paternelle ou scolaire). Quant aux cinq *Wiener Briefe* que Hofmannsthal a écrites entre 1922 et 1924 (article de Marie-Claire Méry) pour la revue américaine *The Dial*, elles relèvent d'une indétermination formelle induite par l'orientation que cet auteur avait choisie, celle du journalisme culturel; les destinant à un public précis, exclusivement américain, Hofmannsthal voit dans ces lettres « une sorte de conversation intellectuelle entre là-bas et ici ».

À cela va s'ajouter le recours de plus en plus fréquent au genre de la lettre ouverte²⁸. Ce genre, qui se caractérise par sa porosité, puisqu'il recoupe le discours des écrivains engagés avec celui des journalistes, avait certes déjà été pratiqué de longue date²⁹, mais, après avoir été confronté à des politiques de censure, il va acquérir tardivement ses véritables lettres de noblesse, à la fin du XIX^e siècle, comme le succès foudroyant du « J'accuse » de Zola le prouve en 1898. Ce qui retient cependant notre attention est le fait que le discours épistolaire de la lettre ouverte reste codifié, son art va jusqu'à faire parfois – de nos jours aussi – l'objet d'un enseignement spécifique³⁰. En effet, plusieurs de ses composantes sont toujours à prendre en compte : premièrement, la communication qui est ici toujours une relation à trois – entre un épistolier, un destinataire identifié et nommé, et un lectorat non identifié mais vaste ; deuxièmement, le fait qu'une réponse n'est pas attendue, il s'agit en quelque sorte d'un monologue dont la vocation est de provoquer une prise de conscience et un sursaut chez autrui ; troisièmement, l'expression reste proche de l'oralité et le texte reste ponctué

28. Reinhard M. Nickisch, « Schriftsteller auf Abwegen? Über politische ‚Offene Briefe‘ deutscher Autoren in Vergangenheit und Gegenwart », *Journal of English and Germanic Philology* 93, 1994, p. 469-484 ; Rolf-Bernhard Essig, *Der offene Brief. Geschichte und Funktion einer publizistischen Form von Isokrates bis Günter Grass*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000 ; Rolf-Bernhard Essig / Reinhard M. G. Nickisch (Hrsg.), *‘Wer schweigt, wird schuldig!’ : Offene Briefe von Martin Luther bis Ulrike Meinhof*, Göttingen, Wallstein, 2007.

29. Cf. dans le numéro 70 des *CEG* les articles de W. Fink, J. Hock, F. Knopper, C. Stange-Fayos.

30. De nombreux sites pédagogiques traitent de la forme des lettres ouvertes, en particulier de la structure argumentative à observer. Cf. par exemple le *Bundesministerium für Bildung und Frauen* : https://www.bmbf.gv.at/schulen/unterricht/ba/reifepruefung_ahs_msd_lf.html. Ou bien http://www3.lernplattform.schule.at/firmberg/pluginfile.php/69026/mod_resource/content/1/Anforderungen%20offener%20Brief.pdf.

comme, dans toute lettre, d'interpellations ; quatrième, comme il se sert du relais médiatique et traite d'un événement récent, l'auteur se fait journaliste, quitte à s'éloigner éventuellement de son habituel statut social, que ce soit celui d'écrivain (Hofmannsthal, Breitbach), de juriste (Böckenförde), de citoyen.

Un des secteurs où l'art épistolaire a le plus considérablement évolué aux XIX^e et XX^e siècle est celui du journalisme culturel. En effet, les lettres constituent dorénavant, dans le contexte médial des journaux, un genre de critique socioculturelle à part entière et elles transforment l'épistolarité traditionnelle en une forme littéraire importante de la sphère publique : elles conservent l'adresse apparente à un destinataire privé, conformément à une situation communicationnelle familière au lecteur, mais, devenant genre public, elles élargissent la palette des thèmes abordés et approfondissent les réflexions. Ainsi les *Briefe aus Berlin*, qu'elles aient été de H. Heine, d'A. Kerr ou d'E. Lasker-Schüler (article de Sibylle Schönborn), insérées dans les pages culturelles de quotidiens ou de revues, ont-elles fait du genre du « feuilleton » un creuset de réflexions critiques portant sur la société et la culture, et ce tout en assumant pleinement la subjectivité voire l'intimité de la pensée de l'auteur. L'interaction de la lettre avec le discours journalistique fut au demeurant aussi contestée. On en trouverait des exemples dans les échanges qui ont eu lieu après 1933 entre exilés allemands, dont on ne saurait minimiser le fait que leurs échanges privés, oraux ou écrits, impliquaient qu'ils défiaient la censure et le manque d'informations dont leurs compatriotes faisaient l'objet. Un exemple étudié dans ce volume (article d'Anne Lorenz) est la polémique entre Klaus Mann, qui opérait une stricte distinction entre lettre privée et article de journal, et Joseph Breitbach, qui justifiait son recours à la presse en usant du droit de réponse. Par ailleurs, leur polémique suscita des réactions d'autres exilés, également dans la presse, de sorte qu'un tel corpus incite à réfléchir aussi à la différence entre courrier des lecteurs et lettres ouvertes.

Dans *Deutsche Menschen*, Walter Benjamin procède quant à lui à une collecte de lettres de personnalités allemandes de manière à les décontextualiser, et il théorise la lecture *a posteriori* ; cette « lecture seconde » (article de Sonia Goldblum) s'avère plus sociale et plus politique que la lecture d'origine, de sorte que de telles lettres, une fois sorties de leur arrière-plan initial individuel, pourront s'insérer dans le périmètre de la mémoire collective.

Enfin, sans qu'ils aient eu une prétention d'esthétisation, d'autres épistoliers ont réagi à l'actualité politique immédiate, en particulier pendant les années d'occupation (1945-1949) ou lors de débats menés au nom de la démocratie dans les années 1970-1980. Dans cette « entrée en écriture » par des épistoliers non coutumiers de la plume, que R. Chartier a pu qualifier d'« ordinaires³¹ », les sous-genres sont foisonnants et se différencient de façon très nette. On trouve d'une part les lettres rédigées par des personnalités connues par ailleurs pour leur engagement au service des autres (articles de Sylvie Le Grand Ticchi sur

31. Roger Chartier et alii, *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991.

le juriste Böckenförde, Anne Lagny sur les débuts de la correspondance entre Grass et Brandt), d'autre part on découvre des témoignages qui, pour ténus qu'ils soient, n'en renseignent pas moins sur leurs peurs et leurs espoirs (article de Marjorie Maquet). L'étude de telles correspondances complète la genèse et la signification de types de lettres qui préexistaient, telles que la lettre pastorale, la lettre ouverte de caractère éminemment politique, ou les conseils qu'un particulier adresse à un homme d'État. Autrement dit, ce sont bien ses multiples avatars qui ont permis à l'art épistolaire de s'émanciper d'un carcan formel, de s'enrichir, entre autres du fait de problématiques civiles et civiques, et de s'ajuster à des constellations culturelles et sociales différentes.